

Article

« Le noir et blanc, le bleu et le rouge »

François Hébert

Études françaises, vol. 11, n° 2, 1975, p. 111-119.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036602ar>

DOI: 10.7202/036602ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

ROMAN

Le noir et blanc le bleu et le rouge

1974, année grise. Non que les romans valables manquent ; six œuvres, à mon avis, se détachent assez nettement du peloton (près de soixante-quinze œuvres plus ou moins apparentées au genre romanesque...) ; mais parce que ces six livres nous viennent tous d'écrivains qui n'en sont pas à leurs premières armes, de romanciers consacrés (Aquin, Langevin) ou chevronnés (Major, Beaulieu), ou de poètes reconnus (Ouellette) ou connus (Pierre Châtillon) ; à vrai dire, seuls *le Journal dénoué* et *la Mort rousse* étaient assez inattendus. Ce qui ne retranche rien, bien entendu, à la valeur du travail des quatre autres.

*

* * *

*Neige noire*¹ est un itinéraire multiple : un voyage (de Montréal ((c'est l'été)) aux neiges ((éternelles)) du Spitzbergen), une initiation (la lune de miel de Nicolas Vanesse et Sylvie Dubuque), un passage (de vie à trépas : Sylvie)

1. Hubert Aquin, aux éditions La Presse (prix la Presse 1974).

et une métamorphose (de Sylvie à Linda Noble, à Eva Vos), une transgression enfin (au terme du roman, Linda et Eva s'aiment en Dieu). C'est le roman du changement — du blanc et du noir au rouge, et parallèlement, du théâtral au réel, du cinématographique au romanesque (et inversement) — : en cette œuvre s'opposent et s'associent, s'enchâssent les deux espaces d'un idéal « théâtre illuminé » : celui du scénario (où l'action aurait lieu, Sylvie mourrait, etc.) et celui du « commentaire » (écrit entre crochets) qui, au dire du commentateur (je), est le roman même. Ainsi, il y a, d'une part, l'histoire (la quête du lieu idéal, où la contradiction de l'être et du non-être se résoudrait, où le temps perdrait son caractère tragique, cesserait de couler, glacerait), à la fois vécue et imaginée par le narrateur ; de l'autre, le roman, la glose, les paroles adressées à soi, aux vivants (ceux du scénario, les lecteurs) et aux absents (les mêmes!). Aquin navigue entre deux eaux troublantes : l'on ne sait plus, l'on ne peut plus savoir, qui, du narrateur ou de ses acteurs (ces comédiens jouent, en outre, une autre comédie : Nicolas tient le rôle de Fortinbras dans *Hamlet*; ensuite, il décidera d'écrire son propre scénario), est réel, qui est inventé; il en résulte un fascinant *jeu de glaces* dont le lecteur même (même? dé-monté — au sens cinématographique) ne sort pas indemne (« prochainement sur cet écran » : toi!). Drôle de cinéma, comme celui de Petite-Rivière², comme celui des « dessins aminés »³; cinéma terrifiant, à vrai dire. « Les gens devraient aller au cinéma masqués »; la réalité les démasquera. Roman glaçant, au terme duquel les deux femmes (issues de Sylvie) partiront à leur tour vers l'Undensacre (ou Undornsakrar?), portées par « les ailes blanches de l'âme », cheminant « sur la voie illuminative », vers le Feu de Dieu. La neige est blanche et noire : rouge. Du reste, il est difficile de parler de ce roman, qui parle de lui-même. Aquin demeure un auteur d'une intelligence peu commune, savant

2. Louis-Philippe Hébert, *le Cinéma de Petite-Rivière*, contenant trois chapitres : « Le texte sur les fraises », « L'idée de la framboise » et « La multiplication des pommes »; aux éditions du Jour. Du même auteur : *Textes extraits de vanille*, aux éditions de l'Aurore.

3. Dans les intéressants *Contes pour hydrocéphales adultes* (pp. 25-41) de Claudette Charbonneau-Tissot, au Cercle du Livre de France.

en maints domaines (histoire, géographie, cinéma, religion ((spécialisation : mystique?)), philosophie...), mais il sait en même temps raconter une histoire, incarner l'intelligence, parler au lecteur moins patient⁴ : rares auront été ceux que la lecture et l'expérience de ce livre n'auront pas ébranlés.

Encore une Sylvie dans le roman de Michel Beaulieu, *Sylvie Stone*⁵; et de la neige, une tempête⁶ : à Montréal cependant, et non dans les espaces métaphysiques du Nord scandinave. Il s'agit d'un roman réaliste, si le mot a encore un sens; d'un roman de la vie quotidienne (et de l'attente) : rien (d'exceptionnel) n'arrive (mais n'arrivera?). Alain Nantel aime l'imaginaire Sylvie Stone, que des poèmes (pp. 13, 47, 87 et 119) évoquent, dont il se détachera peu à peu pour s'orienter vers la secrétaire (aux jupes très, très courtes) du bureau, Hélène Delongchamp. La modification s'effectue en un peu moins d'une journée (passée à la maison) au terme de laquelle Nantel se rend au bureau. Mais s'il s'y rend enfin, malgré la tempête de neige, c'est que le patron (de Toronto, bien sûr) l'y a convoqué afin de lui annoncer sa promotion. Double interrogation : acceptera-t-il la promotion? couchera-t-il avec la secrétaire? Fin du roman. Plus profondément, il s'agit d'une réflexion sur la relation (problématique) entre la vie privée et la vie publique du citoyen contemporain; dans cette optique, l'utilisation judicieuse des parenthèses — exemple : « Bonjour (espèce de salaud), cher ami... » —, le passage à propos du même du « je » (pense : espèce de salaud!), au « il » (dit : cher ami!), l'usage de l'infinitif, notamment, assurent le texte d'une efficacité remarquable dans la mesure où ces procédés permettent au narrateur de mieux désigner l'irréalisable rencontre des êtres, et leur propre aliénation. Beaucoup, dont je suis, préféreront ce roman aux deux précédents de Beaulieu; malgré l'utilisation de divers

4. Ce n'est pas donné à tous. Pas à Nicole Brossard du moins, dont le *French kiss* (« étrointe-exploration », aux éditions du Jour) intéresse mais n'émeut guère, moins en tout cas que son roman précédent (*Sold-out*); pas à Roger Des Roches non plus (*Reliefs de l'Arsenal*, l'Aurore).

5. Aux éditions du Jour.

6. Mais non apocalyptique, comme dans *les Patenteux* (éditions du Jour) de Marcel Moussette, un premier roman assez attachant, surtout au début, mais mal équilibré, vite détourné.

registres (journalistique, poétique, lyrique, populaire, voire grossier), un seul ton prévaut, celui du narrateur, qui est un tantinet recherché, ironique, et que signalent des expressions comme « hors pour » et, plus souvent (pp. 39, 141, 150, 159...), « cependant que ». Alain Nantel est un acteur qui répète son rôle et va seulement le jouer après le roman, quand les dernières pages auront été tournées (comme ces portes tournantes en lesquelles, à la toute fin, il s'engage). On sait que les personnages iront, ce soir-là, au cinéma, voir un film dont le titre, par sa généralité même, permet de supposer que ces êtres n'y chercheront que leurs propres reflets (ou ces acteurs leur réalité), un film intitulé *Spectacle*.

La salle obscure de Pierrot, dans *Une chaîne dans le parc*⁷ d'André Langevin, c'est sa tête; les images projetées ne sont pas noires et blanches; le film est en bleu et gris; c'est son père disparu qui en est le figurant central : *l'homme bleu*. Mais la réalité détruira ce rêve lorsqu'un homme en bleu, adulte cynique et désabusé, viendra se suicider (se jeter à l'eau) devant Pierrot (huit ans) et sa jeune compagne, Jane, avant que ne meure tragiquement celui qui aurait pu être l'ami de Pierrot, Gaston dit le Rat, et que l'oncle ne décide de renvoyer Pierrot à l'orphelinat, dit le « château des corneilles ».

— Adieu, madame (la mère de Jane). (Jane) et moi, nous partirons pour la vie. Nous sommes déjà au Pôle Nord. La banquise, c'est très beau.

Point de voyage de noces cependant pour ces poètes de huit ans : la séparation, « l'eau de la glace fondue dans les yeux », le retour des âmes « au frigidaire ». L'histoire en touchera plusieurs, assurément : le sujet le veut. Par ailleurs, il faut reconnaître à Langevin, dans le premier chapitre tout particulièrement, le don précieux de la poésie, c'est-à-dire le pouvoir de transformer les choses en images (et les images en choses), le ciel en couleur, la mort en vision, et d'émouvoir. Cela dit, il y a tout de même lieu de s'interroger sur la différence,

7. Au Cercle du Livre de France.

non suffisamment spécifiée me semble-t-il, entre Pierrot (qui parle souvent noir sur blanc, comme un livre) et le narrateur (qui dit parfois des choses enfantines), qui fait un peu fleur bleue. Sur le plan formel enfin, *l'Élan d'Amérique* innovait davantage...

Le héros de *la Mort rousse* de Pierre Châtillon⁸ est un vieil homme qui se meurt (l'amour ; le cancer) à l'hôpital (murs blancs ; il neige) et se raconte une histoire (dans sa vieille auto, il part vers une île du golfe du Mexique : soleil, fleurs, oiseaux, couleurs), s'invente un voyage à la faveur duquel il se remémore sa vie. Comme le Pierrot de Langevin rêve de l'homme bleu, l'enfant de Châtillon est hanté par une femme rouge ; il est lui aussi marqué par la disparition de ses parents : de son père, mort noyé dans les eaux du fleuve⁹ ; de sa mère, Rouge-Aimée, dont Anne-Marie sera la réincarnation (tragique). Comme la Sylvie de Beaulieu, Anne-Marie figure l'idéal du héros (un peintre ; en bâtiments, est-il dit ; mais ne nous y trompons pas : son œil voit en la flamboyante chevelure d'Anne-Marie les rousses spirales du soleil) ; et puisque cet idéal lui aura échappé, comme le narrateur d'Aquin, le héros déçu en arrivera vite aux extrémités du désespoir, deviendra alcoolique¹⁰, peindra sa maison aux couleurs(?) — blanche à l'intérieur, noire à l'extérieur — de son deuil et du vide de son existence. Mais sur son lit de mort, par le souvenir et le repentir, le vieil homme revivra. Tandis que d'autres (Folch-Ribas, Aquin, Langevin notamment) symbolisent l'espoir par les montagnes, les banquises et les aurores boréales du grand Nord, Châtillon nous oriente vers les oranges et les hibiscus, le sang et le soleil du grand Sud, la Floride, le golfe du Mexique ; il me semble que cela vaut

8. Dont c'est le premier roman (aux éditions du Jour).

9. Ainsi que le père de Pierre, dans *Une aurore boréale* (Paris, Laffont) de Jacques Folch-Ribas. Assurément, on n'interdira pas aux moins de seize ans la lecture de cette histoire d'amour, qui est fort éducative ! Mais les lieux, les descriptions — la faune (orques, outardes, pétrels...) et la flore du bas du fleuve (jusque dans le ciel : les ramures lactés) — sont de toute beauté.

10. Comme l'héroïne de Roger Fournier, dans *Moi mon corps mon âme Montréal etc...*, aux éditions la Presse.

d'être noté¹¹. Ce roman, hymne à l'amour d'un moribond repentant, se situe d'emblée parmi les plus beaux de l'année.

*

* *

Deux autres œuvres encore méritent d'être signalées : il s'agit de *l'Épouvantail*¹² d'André Major et du *Journal dénoué*¹³ de Fernand Ouellette. Le roman de Major plaira aux amateurs de romans policiers (car c'en est un, en partie du moins), à ceux aussi que lire divertit (rien à imaginer ici, le travail est déjà fait; vous lisez, vous avez l'impression d'y être, d'être dans la peau de Momo, dans le « milieu », au Paradis, à Saint-Emmanuel de l'Épouvante), et ils n'auront certainement pas tort d'aimer ce roman; Major, en effet, a le don d'incarner des personnages — Momo bien sûr, Gigi, l'inspecteur Therrien, Marie-Rose, Calixa, le défroqué Saint-Pierre (prions pour qu'il réapparaisse dans *l'Épidémie*, qui constituera la suite de *l'Épouvantail*) —, de leur donner un relief saisissant : la complexité, l'épaisseur de vivants. Pour s'en apercevoir, il n'y a qu'à comparer Momo¹⁴ avec le Boule Saint-Onge (qu'une patate amollie par le ketchup résume adéquatement) de Raymond Plante¹⁵. De plus, Major a le don de suspendre le temps (pauses, souvenirs enchâssés...), de créer un suspense (double : qui a tué Gigi? qui est Momo?) qui vous donne hâte de connaître la suite; ce n'est pas un mince exploit. Nous attendons avec impatience les autres morceaux de cette grande fresque romanesque qui sera sans doute une œuvre marquante des années 70.

Quant au journal de Fernand Ouellette, qu'on s'y reconnaisse ou non, on ne pourra y rester insensible. À cause de

11. La critique du pays « neigeux » est explicite aux pages 223-225.

12. Aux éditions du Jour.

13. Aux Presses de l'Université de Montréal (Prix de la revue *Études Françaises*).

14. Avec le Maurice d'Yves Beauchemin (*l'Enfirouapé*, aux éditions la Presse), drôle de personnage aux prises avec des événements (octobre 1970) moins drôles (même sujet dans le très mauvais roman de Michel Lemay, *l'Affaire*, à l'Aurore).

15. *La Débarque*, prix de l'Actuelle 1974; peu ambitieux, ce roman est tout de même d'une simplicité, d'une sobriété attachantes et contient d'assez bonnes photographies du petit monde des nègres de la pègre.

la limpidité du style d'abord, qui coule de source (sûre). À cause aussi de la belle candeur (parfois complaisante, il est vrai) de celui qui s'y livre : l'auteur part d'une confession, traverse des (ses) lectures (les romantiques allemands, Claudel, Jouve, Valéry...), rencontre la poésie, l'essai, s'éprend de la musique et aboutit à l'écriture; de 1947 à 1973, de « Moi » à « Lui », la ligne, par bribes, se compose et se fait cercle, le journal connaît (apprend) son *dénouement*, son essor (« De l'arbre à l'oiseau ») : le temps du vivant devient l'espace de l'œuvre et sa mort, la naissance. Ce livre demeurera un témoignage irremplaçable; il dit un poète, sa génération, leurs espoirs; leurs défauts aussi, sans doute; mais aujourd'hui, plus que jamais peut-être, nous avons besoin d'une tradition : de savoir ce que firent et virent ceux qui nous précédèrent¹⁶. Pas nécessairement pour les imiter, car le monde change, et l'auteur le sait qui ne s'enferme pas dans ce qu'il fut, ou dit avoir été :

J'en suis arrivé à une vision utopique du monde de la douceur, de la patience et de la tendresse (...) La paix et le silence apparaissent de plus en plus comme des images de l'utopie. Une sorte de dimension blanche a basculé en l'homme. Elle n'a même plus la légèreté du songe.

Au vrai, le dénouement est ouverture; Ouellette ne conclut pas; il dit simplement : voici où j'en suis; dans les deux dernières pages, il y a une vingtaine de points d'interrogation, comme des ailes dans la « bleuité aimable » : le cercle ne se fait-il pas spirale?

*
* *
*

Il faudrait sans doute parler encore de quelques œuvres qui, si elles ne me paraissent pas aussi marquantes que les précédentes, se distinguent tout de même de l'ensemble de la production annuelle. De *Faites de beaux rêves*¹⁷, un intéressant jalon dans l'œuvre, trop peu connue, de Jacques Pou-

16. Dans cette optique, le *Au commencement était le souvenir* (Fides, collection du Nénuphar) de Paul Toupin a un certain intérêt.

17. L'Actuelle.

lin; de *la Fuite immobile*¹⁸, où Gilles Archambault, un autre écrivain méconnu, développe et assouplit sa manière, qui était plus limitée et plus crispée dans ses *Enfances lointaines*; de *Don Quichotte de la démanche*¹⁹ aussi (et des avatars d'Abel Beauchemin, personnage et écrivain), le dernier-né de l'écrivain et personnage qu'est Victor-Lévy Beaulieu — qui, tout de même, se répète un peu. Il faudrait encore mentionner les nouvelles de Naïm Kattan²⁰, de Jacques Brossard²¹ et celles de Jean Éthier-Blais²², pleines, comme disait Gide au sujet de l'œuvre de Proust, de comtesses et de duchesses, dont les deux dernières m'ont paru les meilleures. Quant à la « Chronique québécoise 1937-1963 » que Paul Villeneuve intitule *Johnny Bungalow*²³, elle retrace minutieusement (en 400 pages et en petits caractères) les origines sociales d'un terroriste; ce n'est pas exactement un roman, mais un témoignage exhaustif et assez intéressant. Sérieux en tout cas, aux antipodes des folies de Louis Gauthier dans *les Grandes légumes célestes vous parlent*²⁴, dont voici deux exemples caractérisés :

Quand un jeune écrivain me demande un conseil, je lui répons toujours : Tiens ton hockey proche de la glace.

André Breton

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Comment allez-vous ?

S. Kierkegaard in
Oubedon... oubedon...

Légumes cultivées ! Périssables : à consommer sur-le-champ.

Enfin, plusieurs rééditions doivent être signalées : chez Fides, dans la collection du Nénuphar, *la Chasse-Galerie* d'Honoré Beaugrand, *les Contes* (« La Noël au Canada ») de

18. L'Actuelle.

19. L'Aurore.

20. *Dans le désert*, Leméac.

21. *Le métamorfoux*, Hurtubise, HMH.

22. *Le manteau de Rubén Dario*, Hurtubise, HMH.

23. Aux Editions du Jour; selon cet éditeur, ce livre constitue une « véritable entreprise de prise de possession... du langage » (*sic*).

24. Le Cercle du Livre de France.

Louis Fréchette et *le Survenant* (édition définitive, remaniée — le dernier chapitre principalement — par Germaine Guèvremont avant sa mort); à l'Hexagone, *Profil de l'original* d'Andrée Maillet; et à l'Aurore, de Fréchette encore, les *Contes de Jos Violon* (parmi lesquels on retrouve certains textes de « La Noël au Canada »).

Le reste — les tambours et les fourchettes de la publicité²⁵, le prix du Cercle du Livre de France (qui l'a eu?)²⁶, etc. — est littérature.

FRANÇOIS HÉBERT

25. 1974 aura été l'année de la venue au Québec du chef de Chez Drouant, qui aura causé quelques indigestions mineures; de la visite des Goncourt aussi.

26. Jean-Pierre Guay, pour son livre *Mise en liberté*, un roman bien ordinaire.